

bruit sourd d'explosions de dynamite.

Le retour au camp était le moment le plus redouté de tous.

Nous sortions la nuit, encadrés par les SS - les lampes allumées pour éclairer la route et conduits vers une salle de douches - située à quelques centaines de mètres de l'entrée de la mine.

Malgré la grande fatigue nous devions faire vite, très vite, le temps étant très limité. Dshabillage en un temps record - ponctué de coup de matraque. Les habits laissés pèle-mêle n'importe où - (nous avions un paquet de vêtements propres de rechange) - nous nous précipitons vers les douches et essayons de nous laver tant bien que mal (le savon était chose rare) - puis encore plus vite le rhabillage - vestes égarées tant pis, on attrapait ce qui nous tombait sous la main - tous les pyjamas se ressemblant - souliers trop petits - tant pis, on n'avait pas le temps - les "capos" venaient et nous frappaient à tour de bras - Gare aux malheureux qui sortaient les derniers ! ils étaient accueillis par une double haie de matraques et de bâtons.

En rags par cinq nous prenions le chemin du retour dans la nuit, patinant dans la boue, glissant, sautillant, essayant de garder les rangs. Impossible de s'arrêter pour nouer ses lacets - gare aux coups.

La peur nous faisait faire des miracles. Combien de fois suis-je revenu les pieds en sang - souvent dans l'affolement - j'avais deux souliers gauches ou droits, l'un trop grand, l'autre trop petit.

Pendant plusieurs mois - mes pieds n'étaient plus qu'une plaie et le moindre pas me faisait pousser des hurlements.

Et les jours se suivaient sinistres et monotones, tenaillés par la faim, abrutis par la fatigue, sentons nos forces s'en aller peu à peu.

Un découragement sans bornes nous saisit et bientôt nous ne sommes plus que des automates, des moutons parmi d'autres moutons.

Beaucoup de camarades sont morts d'épuisement.

Au printemps ont lieu les premières sélections.

Des médecins allemands venus d'AUSCHWITZ choisissent les plus malades et les plus faibles et les font partir vers une destination inconnue. Nous savions déjà que jamais nous ne les reverrions.

Les SS employaient un moyen très simple pour effectuer leurs sélections périodiques : ils faisaient défiler devant eux les prisonniers nus - tout prisonnier ayant les fesses tombantes ou inexantes était inscrit pour ces départs.

En avril je tombais malade.

A Lublin les Allemands n'ont pas eu le temps de faire sauter les fours crématoires et les Russes ramassent tous les vestiges. Ils ont réussi à réunir 800.000 paires de chaussures appartenant aux disparus.

Enfin la dernière offensive Russe se déclenche. C'est peut être la Libération ! Deux jours avant l'évacuation du camp par les S.S. je fus blessé accidentellement à la paume par une bayonnette de S.S. - Je dus être opéré rapidement. J'eus la majeure gauche sectionnée. Le lendemain le repliement eut lieu. Restèrent les malades non transportables. Des malades voulurent à tout prix suivre la colonne, craignant d'être massacrés s'ils restaient. Le contraire se produisit. La majorité des prisonniers furent massacrés dans les forêts de Gleiwitz. Les S.S. oublièrent de venir nous achever à l'hôpital du camp. Huit jours plus tard, je fus libéré par les Russes ainsi que 40 autres prisonniers de toutes nationalités. Soigné par les Russes, je pus bientôt prendre la route de Cracovie, puis pour Lublin où un transport pour Odessa fut organisé.

Un transport Anglais nous emmena à Marseille où les passagers, des prisonniers de guerre du Stalag I - B et 50, détenus politiques, mirent enfin pied sur le sol de France.

Juillac le 29 Mai 1945

Cher Camarade,

Je vais vous raconter mes peines.

J'ai fait trois mois au fort du HÂT à Bordeaux, très mal vu et aussi huit jours de cachot sans manger, et tous les matins je subissais la cravache pendant une demi-heure.

Après cela huit jours de camp de concentration à Morignac avant de partir pour l'Allemagne. Là on avait affaire à des Français, on était un peu mieux vu, mais ce n'était pas encore cela, ils auraient pu mieux faire, enfin on est parti pour l'Allemagne. Une fois arrivé ils m'ont mis dans un camp où il était presque impossible de sortir. Tous les matins, j'étais réveillé à grands coups de pied, j'aurai bien autres choses à vous dire, j'en ferai un journal. Le jour le plus beau de notre vie fut le 24 Avril, jour où, les Anglais nous ont libéré, c'était la victoire.

BERTHELOT Raymond.

RECIT DE BERNARD BUTEL DE SAINT-SATURNIN.

J'ai vu au mois de décembre 1943, au camp de Nord un Russe "schlagge" par des S.S. pour avoir tenté de s'évader.

Après 25 coups d'usage, il fut mis debout sur un toit, en chemise et pantalon de toile, pieds nus et sans manger jusqu'à ce que la mort vienne, et ceci par une température de moins 2°0°.

A cette époque les S.S. se payaient un tel spectacle. Lorsque les détenus à moitié gelés après 36 ou 48 heures ne pouvaient plus se tenir debout, alors simplement on les envoyait au four crématoire.

SOUVENIR D'AUSCHWITZ

C'était fin août 1944 ou début de septembre je ne puis fixer la date exacte. Le soir était venu bien tristement comme à l'habitude, gouda sur mon grabat, dans le camp hôpital j'écoutais mourir les dernières rumeurs du camp. Tout à coup des bruits de moteurs s'élevèrent, des camions pénétraient dans le camp voisin appelé camp des Tziganes. Les voitures stopperont et tout de suite se déroula un drame que hélas j'avais déjà compris. Chaque bloc fut vidé l'un après l'autre et dans les camions s'entassèrent en hurlant des gens n'ignorant rien de l'affreuse aventure qui allait suivre.

Le bruit des moteurs a repris et les camions roulent maintenant vers les fours crématoires. Des cris, des harlements, des pleurs... voix brisées de femmes, plaintes de petits enfants qui ne veulent pas mourir; qui veulent vivre, vivre encore. Pourtant la mort va ce soir engloutir dans son anneau d'horreur ces vies humaines, tant de jeunes vies qui espéraient en l'avenir.

Les camions sont passés les cris ont cessé, maintenant, de la queue des corps gazés font la queue devant les fours immenses. Les nazis mon corps ira finir, à augmenter la liste des victimes innombrables de la persécution nazie.

ainsi moururent par une nuit d'été, des tzigannes qui avaient commis le crime impardonnable d'être tzigannes.

Andre Rogerie.

Ceci se passe au camp d'UBERLINGEN le 17 Mai 1943

La veille plusieurs malheureux viennent grossir le contingent de ma baraque. Parmi eux je remarque un bel athlète de 25 à 30 ans. Il vient à moi et demande toutes sortes de choses auxquelles je n'ose répondre. J'ai peur de le désillusionner. OUI, il sera battu. Je ne sais en effet si c'est sa taille qui ne plaît pas aux brutes de gardiens, mais je crois que jamais je ne les ai vu frapper aussi longtemps. Ce pauvre gars de nationalité lithuanienne sort de cette première punition à moitié mort. Il se traîne sur les genoux pour arriver à sa paille. Le matin, après avoir passé une nuit très agitée, il fallait se lever quatre ou cinq fois au gré du poste, suivant la quantité d'alcool qu'il avait absorbé, nous partîmes une trentaine pour la forêt. En route mon camarade Michel me parle et je m'aperçois qu'il déraisonne. Je n'y fais pas attention, mais un garde l'a entendu parler, il sort du rang et à coup de crosse. Dès ce moment j'ai jugé qu'il était perdu qu'on en était fait de lui. Pendant les dix kilomètres qui séparèrent le camp du lieu de travail on l'a obligé à courir, à se coucher, à ramper et ceci avec tous les encouragements des gardiens.

Nous arrivons au bois, le gardien lui entrave les jambes avec une corde et l'oblige à porter de grosses pièces d'arbres pour les entasser. Malgré sa force, il peine beaucoup, car le terrain est très moule gardien se précipite à coups de gourdin parce qu'il ne pouvait plus porter et qu'il s'appuyait à un arbre et il s'acharne sur lui, il lui casse un bras; sa fureur n'ayant plus de bornes il sort son revolver. Avant de mourir mon camarade me crie "Fais à ma mère et dis comment je suis mort. Mes frères se chargeront du reste. Un claquement sec quelques soubressauts, le soir il faudra emporter le corps dans le grand trou où tant d'autres l'ont précédé et où tant d'autres le rejoindront. Adieu mon camarade d'un jour, demain cette nuit peut-être viendrai-je la avec toi.

- René Merade.

RECIT DE NOTRE ARRIVEE A FLOSSENEURG

Le 8 Février 1945, à la nuit tombante arriva à Flossenburg un convoi de 500 internés venant des usines Heindel 2500 rescapés d'Auschwitz et 100 d'un kommando d'Oranienburg dont je faisais partie. Les 800 premiers débarquassent rapidement et furent conduits au camp. Dès que les SS nous ont laissés à la porte du camp, les coups de cravache commencèrent à pleuvoir sur nous, c'est la réception de nos camarades allemands à triangle vert. Nous sommes ensuite dirigés à la salle de désinfection évidemment on nous prend tout effets, papiers personnels, lettres etc.. Ainsi délestés nous sommes entassés morts, mourants et vivants dans la salle des douches et pendant trois heures de suite. De temps à autres sous prétexte de faire régner le silence les brutes sous l'autorité des quels nous sommes tombés depuis notre entrée au camp coups de matraque se frayent un passage parmi nous.

A chaque fois c'est une nouvelle panique, piétinant les cadavres et chose plus pénible encore c'était les cris des malades et mourants qui semblaient exciter les matraqueurs, alors c'était des cris inhumains qui sortaient de ces gorges. Après trois heures, ceux qui l'ont vu disent: "Je n'ai pas fini de revoir cette scène et d'entendre ces cris.

Fernand Meslong.

RECIT de Monsieur ROUSSILLON CABANET

La recrudescence de cruauté faisait écho à l'avance des Russes sur Brest voici un court récit donnant un aperçu des pendaisons publiques ayant lieu dans l'usine souterraine de Dora. En Février 1945 vers trois heures de l'après-midi nous vîmes arriver au Hall R 1 de la dite usine, le bourreau du camp, escorté de ses aides, portant une traverse de bois à laquelle étaient suspendus neuf noeuds cou-lants. Elle fut accrochée à un pont roulant du Hall, comprenant l'horrible tragédie nous voulûmes nous esquiver mais les Kapos brutes désignées par les S.S. pour nous surveiller faisaient bonne garde.

Le Kapo du Hall 41 enjoignit l'ordre au poutonniers deux français et 1 Russe de rejoindre leur poste respectifs afin de dépendre les malheureux, ils refusèrent. Conduits devant le chef des S.S. qui les menaça de suivre leurs camarades au gibet ils refusèrent à nouveau.

Devant leur dénégation, le bourreau après une courte explication des commandes de l'appareil fit son affice sous les regards sadiques des S.S. et des civils nazis (femmes, hommes travaillant à l'usine y assistaient. Tristes et horrifiés par le supplice de leurs camarades de misères, ils jurèrent tous bas de les venger.

RECIT DE MONSIEUR CHIRON PAUL DE SAINT QUENTIN.

Arrêté le 18 Mars 1943, c'est à la prison de Biarritz que j'ai appris à connaître à première batonnade, il fallait me faire parler n'est-ce pas?

Le 23, je changeai de cadres, mais pas de régime. Au fort du HAÏ; on était aussi interrogé par des Officiers de la Gestapo, des miliciens français étaient chargés de ce bagne.

Puis après un court passage à Compiègne, ce fut le transfert pour l'Allemagne. Embarquement et débarquement à coups de crosses de fusil, à coups de baïonnette, ~~à coups de fusil~~ 48 heures de voyage, sans manger ni boire et dans des wagons à bestiaux.

D'Oranienburg où j'étais arrivé il fallut partir à pieds à demi-vêtus, enca par les S.S. gardé par des chiens? ~~Restant~~ jusqu'à Sarenlager. De ce camp je garde le souvenir d'une année passée entre les coups des S.S. et les morçures de chiens. Pourtant je devais voir Auschwitz. Les mauvais traitements, la rudesse du travail dans les mines de sel, en faisait un véritable camp d'extermination. La mortalité y était à 90%. Après trois mois dans cet enfer je connus Buckenwalde.

La; c'était le camp des martyrs, les hommes martyrisés, fouettés, ou on ne les comptait plus. Moi-même j'ai eu des côtes brisées à coups de matraques et de nerf de boeuf, des membres fracturés par les coups.

Huit mois après les Américains arrivent. Alors on fait évacuer le camp. Des étapes de 40 kilomètres, dans un état de faiblesse et de fatigue indécible. J'ai tenté de m'évader (Mourir pour mourir) qu'est-ce que je risquais. Je fus repris avec d'autres camarades "Bon pour la fusillade". Mais je voulais vivre, il fallait revenir. Avant l'heure de l'exécution je me remis en marche. Cinq jours de marche la nuit, le jour je marchais mais je n'étais plus avec les S.S. j'essayai de regagner les lignes américaines, le jour il fallait me cacher. Enfin le 18 Avril je vis des soldats alliés et j'arrivais dans leur ligne, j'étais enfin sauvé.